Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1989)

Heft: 3

Artikel: Introduction à la question du christianisme

Autor: Debluë, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870661

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HENRI DEBLUË

INTRODUCTION A LA QUESTION DU CHRISTIANISME

Rencontre a un an. C'est peu. Mais pour un comité de rédaction c'est un an à se voir presque chaque jour. A se rendre compte, toujours davantage, que la littérature n'est pas un champ clos; qu'un poème, qu'une critique reflètent souvent un choix métaphysique, une attitude sociale, une conscience ou une inconscience politique. Nous le savions depuis longtemps, mais nous l'éprouvions chaque jour. Et nous en étions chaque fois conduits à débattre des principales positions et questions en cause de nos jours: christianisme, communisme, capitalisme, militarisme, etc. Discussions harassantes parfois. Impression filandreuse de brasser des algues. Car les oppositions fondamentales qui vous séparent de votre partenaire ne se résolvent pas au cours des entretiens. Vous découvrez presque chaque fois un motif d'éloignement.

Mais si vous voulez continuer à collaborer, en vertu du sentiment que vous avez d'un fonds commun au-delà de vos divergences? Alors vous vous appliquez, entre collaborateurs, à bien vous situer les uns par rapport aux autres. De moins en moins vous vous en imposez réciproquement; vous craignez de moins en moins d'aborder les points névralgiques qui menaçaient jadis de faire sauter l'équipe en formation. Peu à peu vous établissez la carte des frontières communes: des points de contact et des divergences. Chacun apprend à compter avec les conceptions de l'autre, à l'écouter.

Alors, si les solutions diffèrent, on s'aperçoit que les problèmes sont identiques. Si les conceptions divergent, on découvre qu'elles répondent à de semblables préoccupations angoissantes.

Un comité de rédaction, s'il vaut quelque chose, est toujours en avance sur la revue elle-même.

Nous avons appelé *Rencontre* revue littéraire. De fait, dans nos premiers numéros, nous n'abordions jamais de front les problèmes majeurs dont nous venons de parler. Nous n'en débattions pas en équipe. Nous les effleurions individuellement au hasard des articles littéraires ou des chroniques. Je crois que nous avions raison. Il faut que les amis d'une cordée se connaissent bien, avant de s'en prendre aux parois les plus abruptes. Pour une recherche commune, au sujet de questions capitales et qui passionnent, il faut une équipe rodée, où les forces sont nettement déterminées, où chacun sait qu'il trouvera son compte, et sait ce qu'il doit attendre de l'adversaire.

Mais nous sentions venir le moment où nous aborderions les problèmes vitaux des hommes actuels. Sinon nous n'aurions pas ménagé dans nos sommaires cette section des *Questions*. Alors, au lieu de consacrer principalement ce groupe de pages à des points d'histoire littéraire ou philosophique, nous allons y aborder quelques problèmes harcelants, comme celui de l'objection de conscience, par exemple, ou comme dans le précédent numéro, celui de l'actualité du christianisme.

Ainsi se dessine mieux — selon nous — le sens de *Rencontre*. Nous définir par rapport aux problèmes humains généraux. Tenter de bien poser ces problèmes et de les éclairer le plus possible. Ce qui nous conduira à réagir contre un certain manque assez général, chez nous, de conscience politique et économique, par manque d'expérience concrète des problèmes dont nous parlons, que seuls les grands événements posent en pleine lumière. Il faudra donc tenter de dépister ces problèmes dans des conflits larvés ou ténus en apparence, significatifs pourtant. Au travers des conflits de fait ou d'idéologies — petits ou grands — ce sont des problèmes de valeurs fondamentales qui se posent, sur quoi se fondent nos existences. Ici, les divergences mêmes du comité nous serviront: car nos conflits internes sont, sur leur plan, représentatifs des conflits généraux. Ce sont ces divergences qui, en partie, commandent le dialogue à *Rencontre*, et font de cette revue un instrument de recherche et d'éclairement, plutôt qu'un instrument d'action à proprement parler. C'est dire une fois de plus que nous ne colorons pas un propos subversif d'apparente ouverture intellectuelle. Nous pensons vraiment que c'est l'un de nos rôles de maintenir un certain dialogue. Il nous semble travailler ainsi, tant soit peu, dans le sens de la paix. Car la recherche de la vérité est nécessairement pacifique. Ce n'est pas que nous nous fassions des illusions sur l'efficacité politique de ce dialogue. Nous

n'allons pas si vite transformer le conflit des hommes en idylle. Il y a des incompatibilités radicales. Mais dans ce pays la lutte est encore pure de sang entre ces principales conceptions de vie, qui ailleurs s'affrontent en guerre ouverte et violente. Mais des millions d'hommes souhaitent pathétiquement que le combat reste encore longtemps pur de sang. Et puis pour bien s'entendre, comme pour bien se combattre, il faut se connaître.

[...]

De nos collaborateurs, nous n'exigerons que la plus grande authenticité. Nous leur laisserons la plus stricte liberté d'expression, celle que nous continuerons, tant que nous pourrons, à revendiquer pour nous-mêmes.

Voici l'un des rôles d'une revue littéraire: revendiquer obstinément, pour tous, l'entière liberté de parler, de lire, d'écrire, de se documenter. Car le monde tend de plus en plus à se constituer en prison, avec ou sans barreaux: on peut menacer de déportation, on peut menacer de chômage. Les Etats de plus en plus voudraient pénétrer l'intimité des consciences. Les droits élémentaires de la personne leur semblent, de plus en plus, gênants.

Il s'agit de lutter sans cesse pour le maintien de la primauté du vrai, de la recherche du vrai, sur n'importe quel pragmatisme. On n'a pas le droit de nous demander l'éventuel sacrifice de la vie, si l'on ne nous donne en contrepartie celui d'être traités en adultes conscients, capables de fonder eux-mêmes leurs opinions. Limiter la liberté d'expression et d'information, c'est travailler à créer un peuple de sous-citoyens, d'impotents mentaux.

Je peux écrire ces lignes. C'est donc qu'il existe encore dans ce pays une appréciable liberté d'expression. Mais la tentation est toujours grande, pour un gouvernement, de forcer au silence les gêneurs. Sinon pourquoi certaines enquêtes que je connais, menées autour de tel fonctionnaire? pourquoi ces pressions odieuses sur des employés fédéraux? Il est clair qu'à notre époque d'hypocrisie et de sophismes, on a vite fait de justifier d'un point de vue «libéral» des conduites antilibérales. La liberté est un risque à courir! En supprimant la liberté chez soi, pour combattre un adversaire qui la supprimerait chez lui, on perd précisément son droit et ses raisons de la combattre. Car on ne se distingue plus de lui. Ce sont les Allemands qui ont appris aux Américains à «coventryser».

*

Mais venons-en à ce numéro-ci de *Rencontre*. Pourquoi avoir choisi le christianisme?

En partie, naturellement, parce que plusieurs rédacteurs et amis de *Rencontre* sont chrétiens, et que, de ce fait, les autres rédacteurs ont des amis chrétiens. Aussi, surtout, parce qu'il y a, dans le monde, des millions de chrétiens. Ce ne sont pas les seules raisons. Il y a longtemps qu'une grande partie de l'humanité est chrétienne. Mais en 1951, la question du christianisme et de son actualité se pose avec une urgence toute particulière.

L'attitude chrétienne est toujours difficile. Même (et peut-être surtout) quand la vie paraît facile, même en pleine période de stabilité économique, d'équilibre social, d'ordre et de paix. Il y a un drame chrétien spécifique, un conflit qui lui est propre. Et si le chrétien trouve dans sa foi un optimisme fondamental, une confiance de base — voyez ce que dit Péguy de l'Espérance — il n'en éprouve pas moins toujours, semble-t-il, une difficulté d'exister.

Les chrétiens conscients reconnaissent un certain nombre de valeurs absolues, indépendantes de toute nécessité d'action, de toute exigence politique. Ce sont, par exemple, la justice, la vérité, l'amour du prochain quel qu'il soit. La personne humaine et la vie humaine lui sont sacrées. Il se refuse en outre le droit de juger une conduite humaine.

Mais le chrétien vit. Comme tous les hommes. Il a non seulement le goût, mais aussi le devoir de préserver et d'entretenir sa vie. De se soumettre par conséquent aux conditions fondamentales de la vie. Il mange, il se préserve du froid. Il entretient sa famille, il pourvoit matériellement ses enfants. Il se débat, il se bat. Il mettra un débiteur en faillite, il éliminera un concurrent. Et plus profondément, il fera mal à autrui par le seul fait qu'il vit: il se déploiera là où un autre ne pourra plus se déployer; il tuera peut-être quelqu'un par une parole, ou parce qu'il ne veut pas de lui. Sur un certain plan, la vie est faite de lutte, ouverte ou dissimulée: transactions, accommodements, demi-mensonges. La vie est à base de violence. (La guerre est l'expression aiguë et collective de cette constante et sourde compétition.)

Or cette violence naturelle semble contraire au message évangélique d'amour, de charité et de sacrifice personnel. On se rappelle le court dialogue de Tolstoï et d'un officier russe. L'officier frappe un soldat. Tolstoï lui dit: «N'as-tu donc jamais lu les Evangiles?» L'officier répond: «N'as-tu donc jamais lu le règlement militaire?»

Difficulté constante du christianisme. Or il semble que la civi-

lisation moderne plus que toute autre soit à base de violence. Que l'existence matérielle de chaque jour exige toujours plus d'effort, de bousculade, de brutalité. A cause probablement de l'augmentation de la main-d'œuvre, de l'éveil de toutes les ambitions, du besoin généralisé de quelque confort. Et cette absorption de toutes les forces par la lutte, cette griserie de conquêtes matérielles, s'accompagnent d'un appauvrissement et d'un relâchement intérieurs.

Mais ce n'est pas tout. De nos jours, la responsabilité du chrétien s'accroît. Son domaine dépasse évidemment l'éthique individuelle, et familiale, et même nationale. Les notions qui semblaient les plus établies sont mises en question: celles de militarisme, d'armement; celles de propriété, de libre entreprise; sans compter les notions métaphysiques et religieuses. Les structures sociales et économiques, la valeur de la science et de l'esprit scientifique, celle de la culture sont mises en question.

Et le monde semble partagé en deux. D'un côté, il y a un capitalisme en état de crise. Une forme économique et sociale dont l'appareil fonctionnel ne semble plus répondre aux nécessités matérielles et aux aspirations humaines actuelles. De l'autre côté, le communisme, dont la plus importante manifestation est le stalinisme. Ses difficultés paraissent surtout d'ordre métaphysique et éthique. Par son impossibilité de fonder des valeurs en dehors de lui-même, il semble nécessairement menacé de pragmatisme, c'est-à-dire appelé à justifier n'importe quel moyen par la fin révolutionnaire qui l'anime. A tout le moins — puisque nous parlons de christianisme — il se veut athée, et pense que le besoin religieux n'est pas inhérent à la nature humaine, qu'il est une forme de compensation de l'injustice sociale chez les uns, un moyen d'exploitation chez les autres.

Or il y a des chrétiens en Amérique, en Europe, en Russie. Nous pensons qu'il y a même un renouveau chrétien. Ces chrétiens sont appelés à contribuer à l'effort collectif de résoudre la crise générale actuelle; de reconstruire une société qui réponde aux nécessités économiques et sociales et qui permette le culte et l'apostolat chrétiens. Ils ont à lutter tant qu'ils peuvent pour la paix. Ils ont, ils sont susceptibles d'avoir à choisir leur camp.

On voit le faisceau des questions que nous nous posons:

Y a-t-il un problème d'incompatibilité entre les exigences évangéliques et les structures capitalistes?

Y a-t-il une possibilité de collaboration — et sur quel point? — entre les chrétiens d'Orient ou d'Occident et les communistes?

Y a-t-il une contradiction entre le message d'amour et la défense militaire d'une nation?

Péguy exalte la défense nationale, mais le Christ ordonne à Pierre de remettre son épée au fourreau.

Péguy dit aussi qu'une cité où se commet une seule injustice est une cité maudite. Mais alors elles le sont toutes. Et les chrétiens habitent ces cités; il y en a même qui les commandent. Comment peut-on bâtir une cité et porter un message évangélique?

Et si le chrétien s'oppose à la cité et veut la transformer, peut-il vivre une conduite révolutionnaire sans nier ses propres valeurs?

Car tout dynamisme révolutionnaire est — en langage chrétien — démoniaque. Mais alors, le chrétien doit-il tout accepter? Le «rendez à César» va-t-il jusqu'à rendre au gouvernement le droit d'exterminer les Juifs, d'affamer, ou de déporter?

Résumons-nous.

Toutes ces questions se ramènent à celle-ci: comment, de nos jours, défendre les valeurs évangéliques? Comment les défend-on, ici ou ailleurs? Qui les défend? Les Eglises? Ou des chrétiens agissant en dehors des Eglises? Ou des hommes dont les intuitions apparemment humaines révèlent un contenu évangélique plus réel que celui de certaines attitudes chrétiennes?

Nous avons interrogé des théologiens, catholiques et protestants, suisses, français et allemands. Nous avons sollicité des philosophes, des écrivains, tel ouvrier que la souffrance des innocents bouleverse. Tous n'ont pas encore répondu. Il manque en particulier, dans ce numéro, la participation des communistes, que nous voulons importante. Parce que le problème existe pour eux. Il suffit pour un communiste d'avoir un ami chrétien pour que le problème existe. En outre, les communistes se veulent réalistes. Ils doivent donc tenir compte — et ils le font — de l'immense peuple des chrétiens. Peuvent-ils prouver que la transformation de l'infrastructure économique éteindra leur aspiration religieuse et leur besoin d'apostolat? Sinon pourront-ils leur offrir un style de vie qui les satisfasse?

On voit qu'il faut attendre le numéro suivant, ou les numéros suivants pour juger de l'ensemble de notre recherche.

Aussi bien ne prétendons-nous pas épuiser le problème. Notre enquête restera indéfiniment ouverte. Elle correspond à des questions que nous nous poserons sans doute encore longtemps. Nous recevrons encore des textes; nous sommes prêts à les publier, pourvu qu'ils soient représentatifs d'attitudes authentiques.

D'hommes de chez nous ou d'ailleurs, qui se sentent responsables du monde d'aujourd'hui ou de demain; conscients des problèmes actuels; soucieux d'engagement spirituel, et d'engagement politique.

Je m'arrête. Le tour est à ceux qui ne se contentent pas de soulever les questions, mais qui tentent de les résoudre.

Rencontre, n° 7, janvier-février 1951.